

On se dit – après le plus beau livre, après la plus belle femme, après le plus beau désert qu'on ait jamais vu : Ici commence le reste de la vie.

En fait, autre chose a lieu – autre livre, autre femme, autre désert – et le reste de la vie redevient la vie même. Ce n'était que l'illusion de la fin.

L'espoir d'un horizon définitif, qui marquerait ce qui précède d'une qualité irrévocable – même cela n'est pas possible semble-t-il. New Deal of Life. New Deal of Desire.

Si tout peut sembler indifférent quand on a rencontré ce qu'il y a de plus beau, pourquoi ne fait-on pas un cas aussi fatal de la situation inverse : avoir lu le plus mauvais livre, avoir vu le paysage le plus nul, avoir rencontré la femme la plus stupide et la plus laide ? Il devrait y avoir une perfection, et donc une limite absolue de l'insignifiant, du nul, du trivial et du banal, au-delà de laquelle il n'y aurait, là non plus, rien à attendre.

En fait, ça ne se passe pas ainsi. On ne dit pas après avoir vu le pire : Ô Temps, suspens ton vol ! Il n'y a pas d'extase de la nullité.

Quelles puissances m'ont sauvé la vie ? Celles du Bien ou celles du Mal ? Était-ce Dieu ou le Diable qui m'attendait au fond du ravin ? Comme dans les enluminures du Moyen Âge, je vois les deux puissances se disputer dans le ciel radieux des gorges de Tautavel. En apparence, Dieu a gagné, puisque je ne suis pas mort. Mais peut-être est-ce le Diable qui s'est victorieusement interposé, pour que je puisse continuer à faire œuvre de mort ?

Ce qui se dessine dans les cinq secondes de l'accident, ce n'est pas une question de vie ou de mort, mais de légèreté ou d'encombrement. Quand le choc est inévitable, on se dit : jusqu'ici les choses étaient relativement simples, à partir de là elles vont être effroyablement compliquées. On peut même préférer la mort à cet encombrement, à l'enchevêtrement des causes et des conséquences. Comment démêler tout ce fatras, y compris le fait d'en être sorti vivant ?

Comme l'électricité vitale de l'orage enseme la terre, ainsi l'énergie de l'accident ou de la catastrophe se distille pendant de longues années. Mais pour cela il faut échapper à la mort – pratiquer le *coitus mortalis reservatus*, ou le *post coitum mortalem* à la chinoise. Or il est difficile de recommencer tous les jours.

Ce qui n'aurait pas dû advenir est advenu : la rupture. Ce qui aurait dû advenir n'est pas advenu : l'accident grave, la mort. C'est avec de telles éventualités que se négocie une intimité vengeresse, amère, ou une complicité cynique avec le cours des choses.

Surtout ne pas croire aux horoscopes. S'il avait cru à celui qui lui avait prédit qu'il ne mourrait pas avant quatre-vingt-dix ans, la chance de mourir tel jour, dans tel décor, et bien sûr aussi le plaisir de n'être pas mort, le supplément gracieux du reste de la vie, lui auraient été refusés.

Si Venise avec ses ramifications, ses ruelles, ses espaces entrelacés, pouvait déployer toutes ses circonvolutions comme celle d'un hémisphère cérébral, elle occuperait un espace infini. L'équivalent de New York peut-être. D'ailleurs peut-être que New York en miniaturisant ses circuits retrouverait le charme labyrinthique de Venise. L'une est le lieu d'un antagonisme indifférent, l'autre, c'est le privilège d'une agonie différée.

Le point mathématique que perce l'axe imaginaire de la rotation terrestre.

Le pôle Nord – là où le vent ne vient que du sud et souffle vers le sud, puisque c'est partout le sud, dans toutes les directions.

Là où la boussole elle-même ne peut indiquer que le sud, puisque étant au nord absolu, elle ne peut plus indiquer le nord.

Là où les méridiens se rejoignent, et où il est donc toutes les heures à la fois.

Là où l'année se résume en une immense journée, une seule nuit continue, l'aurore, un seul jour continu, le crépuscule.

Là où les astres ne se lèvent ni ne se couchent.

Là où le soleil ne monte ni ne descend dans le ciel, mais



tourne sur l'horizon à la même hauteur, l'été, quand on le voit.

Là où cesse la force centrifuge de la Terre. Au nord absolu, le nord n'existe plus. Rien ne peut venir que du sud. Au cœur du social, le social n'existe plus. Rien ne peut venir que d'ailleurs. Au cœur du sujet, le sujet n'existe plus. Rien ne peut venir que des autres.

Toutes les forces magnétiques s'inversent.

Pour chaque point de la planète, il n'est d'autre direction que l'antipode.

Après les intellectuels friands de chair fraîche et les intellectuels friands de chair morte, voici les intellectuels friands de chair congelée – ni morte ni vivante – de la chair des concepts et des idées congelés par l'intelligence artificielle. Indécongelables sous peine de mort (comme la liberté dans les pays de l'Est), comestibles à merci, affectant tous les signes de la fraîcheur de mode, débactérisés et dénués de toute saveur (même pas celle de la chair morte). Cette substance mentale nouvelle secrète une nouvelle espèce de prédateurs, comme la gamme des congelés et des surgelés a suscité une nouvelle catégorie de consommateurs : les chacals du concept surgelé, les chacals de l'information et de la communication.

Plus jamais ni morte ni vivante : tel est le destin de la pensée livrée au frigidaire du logiciel.

Il faut laisser aux objets, y compris aux objets de désir, une chance de mourir violemment. Un vase, une chaise, un livre, une armoire. Le feu, la fracture, la désaffection, l'oubli. Une chance de se briser dans votre tête et de voler en éclats.

Ces femmes irréelles dans la mesure où elles sont une part de moi-même fétichisée. Hystérie de projection féminine, sans laquelle je resterais victime de la pire part de moi-même : l'hypocondrie masculine.

Quand on n'avait pas de moyens, on disait : la fin justifie les moyens. Aujourd'hui où nous n'avons plus de fins, nous disons : les moyens justifient la fin.

Ni l'un ni l'autre n'est immoral.

Ce qui est parfaitement immoral, c'est qu'il n'y a plus de contradiction entre les deux : les fins et les moyens sont devenus indifférents les uns aux autres. Ils ne sont tout simplement plus du même ordre.

Tout marche à merveille, expansé comme le polystyrène, mû par les flux génériques des groupes électrogènes : c'est la métastatique du Bien.

Tout va mal, tous les circuits divergent, mûs par l'angoisse et mués en angoisse : c'est l'erratique du Mal.

Warhol : réintroduire le néant au cœur de l'image. « C'est seulement une fois nié tout ordre transcendant que la remise en cause de l'objet et de ses limites devient possible et permet d'échapper à l'esthétique de l'imitation qui régnait jusqu'alors sur le sensible comme réaffirmation de la puissance divine. »

Il faut n'être pas sérieux et en avoir l'air. Ou bien être sérieux sans en avoir l'air. Ceux qui conjuguent l'air et l'être sérieux, ceux-là sont insignifiants.